

GILLES VERRY

TAGUMPAY



Gilles Verry

Tagumpay

© Gilles Verry, 2025

ISBN numérique : 979-10-405-7435-4

Image : istock/kieferpix

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1

Sur un chemin bordé d'arbres, les feuilles sont bercées au gré du vent fort et collées au sol par la pluie dense de ce matin de novembre. Cette voie se termine par une fourche qui à droite donne vers le château du village et à gauche, au bout d'une centaine de mètres environ, se trouve une petite ferme. Cette bâtisse est typique du bocage normand, murs en granit habillés de colombages, toiture en tuiles rouges d'où une épaisse fumée se dégage de deux imposantes cheminées.

Elle est en forme de L. Un petit parc orné de nombreux arbres fruitiers et un potager lui font face d'où s'échappent les cris et divers sons émis par les animaux de la basse-cour, le chant du coq y prédomine. L'ensemble de la petite propriété est ceinturé d'un mur de deux mètres de haut en pierres de taille. À l'extérieur, à travers le feuillage d'immenses chênes, on aperçoit une imposante architecture couverte de tuiles en ardoises grises et ornée de deux tours.

À l'entrée, collé à un grand portail en fer forgé, le chenil de Toby, le chien de garde, un molosse de cinquante kilos, dont les aboiements sont aussi dissuasifs que ses crocs. La cour pavée dessert une porte en bois massif donnant sur une grande pièce. Sur la gauche, un grand fourneau et son plan de travail en carrelage surplombé par divers ustensiles de cuisine, gamelles et casseroles pendus au plafond et au mur, deux imposants bancs et une longue table en hêtre massif en habillent le centre.

Sur le mur de droite une porte donne sur une buanderie pleine d'étagères remplies de linge et une grande bassine, deux fusils y sont pendus en hauteur. En son centre s'impose une cheminée en granit dans laquelle se consume une énorme bûche. Le tic-tac de la massive horloge comtoise accompagne le ronronnement des marmites qui mijotent et le crépitement du feu de cheminée, le tout embaumant la pièce d'un parfum harmonieux et sucré, surtout celui bien prononcé du chocolat chaud.

Au plafond, les poutres apparentes sont léchées par une faible lumière du jour que laissent pénétrer deux fenêtres en vis-à-vis, un lustre en forme d'ancre marine avec des lampes flammes est suspendu en son milieu.

Au pied du fourneau, Marie, la maîtresse de maison, est à l'ouvrage. Une femme à laquelle on a du mal à donner un âge, cheveux gris et mal coiffés, petite

et ronde, le dos courbé par les années, les jambes gonflées et compressées par des bas de contention de mauvaise qualité. Une blouse fleurie de couleur bleu clair masque ses habits noirs qui contrastent avec ses grosses pantoufles marron foncé. De petits yeux gris-vert se cachent au milieu de son visage ridé et bouffi, mais derrière son regard soucieux émane une énorme et palpable bonté.

Au bout de la pièce, un escalier en chêne mène à l'étage sur un long couloir desservant cinq chambres. Le sol en parquet a été fraîchement ciré, chacune d'elles possède une grande fenêtre sans volets et la première est meublée de deux lits, au centre, un grand, et au coin, un petit dans lequel un jeune garçon fixe le plafond en se blottissant sous ses couvertures. Ce gamin, c'est Yves, le petit-fils de Marie, il vient juste de se réveiller et tarde à sortir du lit. Il est âgé de cinq ans et six mois, un bolide à l'allure et à la beauté d'un prince avec un visage bien rond, le teint mat, des yeux marron et des cheveux châtain clair.

— Mon garçon, c'est la deuxième fois que je t'appelle, il faut te lever maintenant, dépêche-toi, bébé !

— OK, mamie, j'arrive, encore cinq minutes !

— Bébé, je vais me fâcher, c'est la dernière fois que je t'appelle !

Yves sait que sa grand-mère ne se fâche jamais, il était juste en train de rêver, de flâner, de s'imaginer une meilleure existence dans laquelle il serait simplement aimé et accepté de ses parents comme il se devrait, mais voilà, il ne les voit que très rarement.

Depuis sa naissance, il vit chez ses grands-parents. Ses parents n'étant malheureusement pas en capacité financière, matérielle, ni même affective de l'élever. Sa mamie, c'est aussi sa maman et il l'adore.

Il se lève d'un coup, enfile vite ses vêtements un peu humides et frais, il essuie la buée sur la vitre de la fenêtre et regarde dehors, cela ne le réjouit pas du tout, encore de la pluie. Après avoir descendu l'escalier précautionneusement, mais assez rapidement, il se jette dans les bras de sa grand-mère et ils se couvrent mutuellement de baisers et de câlins.

— Bonjour, mamie, je t'aime !

— Bonjour, mon chéri, je t'ai dit maintes fois de descendre l'escalier doucement. Assieds-toi pour prendre ton petit déjeuner. Tu as bien dormi ?

— Oui, mamie, dans ta chambre, il n’y a pas de fantômes !

— Oh, encore cette histoire. Je ne vois pas pourquoi il y aurait des fantômes dans la chambre de ton grand-père !

Elle lui prépare une tartine de pain de campagne beurrée et lui sert son bol de chocolat chaud. Yves adore ce pain croustillant et cette mie épaisse qui, mélangés au chocolat, deviennent un délice.

Yves quitte la table et se dirige vers la cheminée, il adore le feu.

— Ne t’approche pas trop près, mon chéri, c’est dangereux ! Tes parents vont venir passer le week-end, cela te fait plaisir ?

— Ils disent cela à chaque fois et ils ne viennent pas. Pourquoi ils ne m’aiment pas, mamie ?

— Ne dis pas cela, mon chéri. Ils t’aiment, tu sais, mais la vie n’est pas facile pour eux, tout cela va s’arranger un jour, tu verras ! Et elle l’embrasse très fort sur le front.

— Pourquoi ton œil est tout noir, mamie ?

— Je me suis cognée, ne t’inquiète pas. Allez hop, tu vas te couvrir et on va aller donner à manger aux animaux, et puis il faut que l’on ramène du bois pour le feu !

— Oui, oui, mamie, les petits lapins en premier, les petits lapins !

Yves adore les animaux, il passerait des heures avec eux. Il enfle ses bottes en caoutchouc, son écharpe, son bonnet et sa parka, Marie fait de même, et les voilà partis.

2

La sortie a été rapide, la pluie redoublant d'intensité, Marie a préféré faire vite, au grand désespoir du petit garçon. Mais il est tout de même content, car lorsqu'ils sont allés chercher le bois de chauffage dans la grange, il a récupéré au passage son chaton gris tigré et les voilà donc de retour au chaud.

— Regarde-moi ça, tu es tout gelé. Reste un moment auprès du feu, mon chéri, il faut te réchauffer.

Yves s'assoit sur sa petite chaise, il contemple les flammes tout en caressant son petit protégé blotti contre lui.

Marie est une femme au grand cœur et son petit-fils est toute sa vie, tout ce qui lui reste de bonheur dans cette vie remplie de souffrances. Jeune, elle a été une très belle femme, très courtisée, et de nombreux prétendants l'ont demandée en mariage. Mais elle refusait tout le temps, jusqu'au jour où elle a dansé avec ce grand garçon aux cheveux très bruns et au regard de braise. Il était différent de tous les autres et elle est immédiatement tombée sous le charme de ses gestes attentionnés et de son accent méditerranéen. De plus, il a tout de suite plu à la famille, à l'époque où les sorties au bal étaient autorisées, mais accompagnées de ses parents, alors tout est allé très vite.

Elle a toujours regretté de ne pas avoir suivi d'études, elle a d'ailleurs quitté l'école très tôt pour s'occuper de ses neuf frères et sœurs. Nous sommes à la fin des années cinquante et ce destin est à l'époque celui de beaucoup de jeunes filles en milieu rural ou provincial. La condition féminine est malheureusement ignorée, voire bafouée, la femme dès son adolescence apprend les tâches ménagères et devient automatiquement la bonne de la maison.

Et ce n'est pas de tout repos, le linge se lave au lavoir et on y va à pied, en hiver comme en été, en poussant un chariot de fortune ou une simple brouette. Il est quelquefois à plus d'un kilomètre. Là, on se met à genoux pendant des heures à laver, rincer, essorer avec une batte en bois les vêtements qui sont la plupart du temps très sales, surtout ceux des hommes, qui pour la majorité travaillent dans les champs.

Puis, il y a le ménage de la maison, la cuisine, la garderie des plus jeunes qu'il

faut changer, nourrir au biberon, promener, bercer, enfin la formation à être mère et épouse avant l'heure.

La société de l'époque est dans un schéma de pouvoir masculin. L'homme travaille, boit, fume, sort, il est parfois frivole, il est le garant de la famille. Toutes les décisions lui incombent et dans tout cela, eh bien la femme n'existe pas. Si certaines femmes arrivent à passer à travers les mailles du filet, c'est par le fruit d'efforts et de sacrifices monstrueux ou de prises de risques phénoménales. La femme doit rester à la maison, elle ne sort qu'accompagnée de son mari et la majorité du temps avec les enfants dont elle continue de s'occuper. C'est inscrit dans l'esprit de chacun et malheur à celle qui essaye de déroger à ce mode de vie.

Alors, lorsque l'on parle de violences conjugales, ceci est interprété par toute cette société par une simple correction et une remise dans le droit chemin par l'époux qui, par sa position, a tout simplement tous les droits. C'est très difficile à vivre pour l'ensemble de ces femmes, mais à l'époque, surtout en milieu rural ou provincial, il n'y a pas d'industries ni de travail pour elles. Par conséquent, aucune issue n'est envisageable vers une liberté, vers une possibilité d'exister en tant que personne respectée et écoutée. Marie est l'une d'entre elles et son mari n'a jamais voulu qu'elle travaille. Ainsi les premières années de son mariage ont été relativement vivables, ancrées dans le schéma de vie de l'époque. Un premier enfant est né, Fabrice, puis à la fin de la guerre ils étaient trois, Jeanne, la maman d'Yves, et Jean avaient agrandi la famille.

Environ dix ans passèrent. Quand, par un matin de juillet, alors qu'elle se rendait au lavoir, un terrible accident se produisit. Marie fut percutée par une Traction roulant à toute vitesse sur la départementale qu'elle traversait. Le choc fut terrible et ce n'est qu'après plusieurs longues opérations chirurgicales et une longue convalescence qu'elle revint à la maison, énormément diminuée avec une infirmité à vie et de multiples plaques de fer et de broches dans le corps.

Son physique, par les traitements lourds à la cortisone, fut complètement transformé. Elle fut diminuée physiquement et cela fut le début de sa descente aux enfers, non seulement pour elle qui se réfugia dans l'alcool, en cachette bien sûr, mais aussi pour Fernand, le grand-père d'Yves, qui accentua sa consommation déjà bien conséquente.

Les relations du couple se dégradèrent énormément et l'ambiance familiale

également. Fernand devint de plus en plus violent avec sa femme et ses enfants sous les effets de l'alcool. Eh oui, cet alcool, ce poison en vente libre bien inscrit dans les mœurs, qui coule à flots partout dans les restaurants, les hôtels, à l'intérieur des foyers.

Pour les plus modestes c'est le vin, le cidre, l'alcool de pomme, et dans les milieux peu plus aisés, c'est le whisky, le champagne, le cognac. Mais il est incontournable et finalement ne fait qu'accentuer les souffrances de certaines femmes et enfants qui n'ont aucune porte de sortie et qui sont condamnés à subir les actes de monstres que la société ne punit jamais, même si les situations sont plus que désespérées.

Marie vit ce calvaire, et ce, depuis des années. Et malgré les conseils de son médecin pour y trouver une solution, elle se refuse à condamner cet homme qui, chaque fois qu'il passe le seuil de la maison, la fait trembler de peur.

Un jour, il lui a dit devant ses enfants :

— Qu'attendez-vous, madame, qu'il vous tue ou que l'un de vos enfants le tue, pour que cette situation s'arrête ?

À cela, Marie ne répond presque jamais, d'ailleurs, elle n'a pas la réponse. À part partir très loin, mais où ? Comment ? Sans argent ? Sans travail ? Sans logis ? Voilà les bonnes questions et à cela le médecin reste toujours sans voix. Elle est malheureusement condamnée à accepter cette violence en espérant qu'elle ne lui sera jamais fatale ou à l'un de ses enfants, sans parler de son petit-fils pour lequel elle donnerait sa vie et dont elle ne veut pas se séparer malgré les risques. Le juge pour enfants étant à deux doigts de lui en retirer la garde, il le lui a d'ailleurs notifié lors de sa dernière visite.

3

Le bar restaurant du village est bruyant en ce vendredi soir, car c'est la fin du mois et chacun vient pour y fêter la fin de la semaine, d'autres pour y payer leurs ardoises et les habitués, eh bien tout simplement pour y avaler leur dose quotidienne de poison tout en chantant plus ou moins correctement ou pour refaire le monde avec de grandes paroles dénuées de sens pour les autres, mais le plus souvent pour raconter n'importe quoi en restant persuadé d'avoir la science infuse.

Au milieu de tout ce bruit, une voix grave couvre toutes les autres, c'est celle d'un grand homme d'un mètre quatre-vingt-dix, bien charpenté et pesant son quintal bien pesé. Il a le visage tanné et raviné, preuve d'une personne travaillant dehors par tous les temps, son visage carré et sa mâchoire imposante le rendent encore plus strict et redoutable, ses yeux bleus accentuent son regard glacé et il ne peut s'empêcher de jouer de ses larges mains lorsqu'il parle.

Il porte les vêtements de travail marqués du logo de la plus importante carrière de pierre de la région dont il est le responsable. Cet homme, c'est Fernand, le grand-père d'Yves. En fait, son vrai prénom, c'est Fernando, il a changé de prénom dès son arrivée dans la région juste après avoir quitté l'Italie avant la guerre pour échapper à une mort certaine.

Étant spécialiste de l'extraction du marbre, il a commencé au plus petit échelon à la carrière en passant par tous les postes pour finir à celui de directeur. Il est très apprécié de ses ouvriers et de ses collaborateurs. Dans le village, on le respecte et on est loin de croire ou même de penser qu'il puisse être un monstre ou une mauvaise personne.

Bien sûr, il a eu certains soirs des disputes où il a distribué quelques coups de poing, mais rien de bien méchant, et puis cela fait partie de ce monde de la beuverie, la démonstration de la puissance par la force. Et si en plus vous prouvez aux autres que vous tenez la route quelle que soit la quantité d'alcool ingurgitée, alors vous devenez quelqu'un d'incontournable et une icône respectée.

Fernand est l'un de ceux-là, et il se sent important dans cet univers, comme une évasion. Son record : une bouteille et demie de whisky avalée en deux